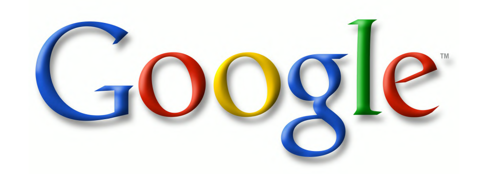
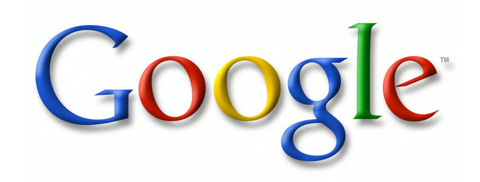
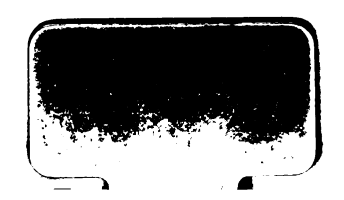


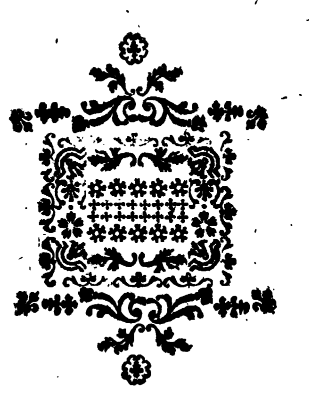




MA CONFESSION.

PAR

M. DE V***oltaire



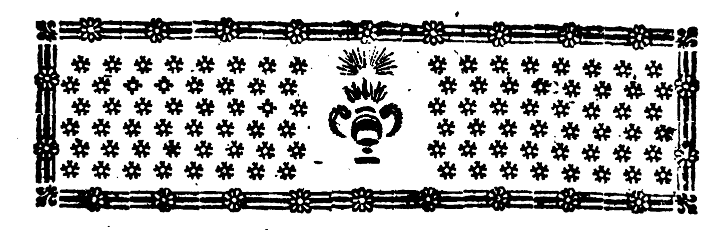
A GENEVE,

Chez les Freres CRAMER,

M. DCC. LX.

[Voltaire] Ma Confession. 1760

Listed by Bengesco only as an appendix to Candide, N.1442, but as an integral part of the volume. This ed. with separate signatures therefore unknown to Bengesco.



MA CONFESSION.

IMPUDENT discoureur, mes écrits captieux
Ont bravés trop long-temps les Mortels & les Dieux.
Je vois, en frémissant, l'inévitable terme.
Je sens déja qu'au jour ma paupiere se ferme.
De tous mes attentats je dois faire l'aveu;
Puisse-t-il m'arracher au supplice du feu!

Des vices réunis le hideux assemblage,
En infectant mon cœur, signala mon jeune âge.
L'éclat du jour à peine eut-il frappé mes sens,
Que l'envie, en mon sein, fit sifler ses serpens.
L'arrogance & l'orgueil, m'emportant sur leurs aîles,
Je planais dans les airs, loin des plus grands modeles.
Lisant avec dédain Corneille & Crébillon,
Je les laissais par grace au pied de l'Hélicon.

Avec peu de génie, avec beaucoup d'audace,
Bientôt au premier rang j'osai marquer ma place.
Que pouvais-je espérer de mes foibles talens ?
Mais, intriguant, subtil, j'obtins des partisans.
Le clinquant de mes vers éblouit la finance ;
Avec eux j'eus pour moi les femmes d'importance.
Ce peuple croassant, qu'on nomme beaux esprits,
Pour être remarqué, soutenait mes écrits.

Quand un reste degout, quand quelque vrai génie
Levait le bouclier sur ma métromanie,
Aussitôt la cabale, exhalant son poison,
Dans sa bouche timide, étouffait la raison.
Moi-même dans les rangs encourageant la ligue,
J'enchaînais les savans au char de cette brigue.

Par ces ressorts secrets mon nom devint fameux :
(Sans doute il le sera chez nos derniers neveux.)
Il me restait encor, pour combler ma fortune,
D'user d'une manœuvre aujourd'hui fort commune.
Veut-on du bel esprit mériter les honneurs,
D'un public éclairé s'attirer les faveurs ?

À la Religion on déclare la guerre.
Vil insecte, on insulte aux Maîtres du tonnerre.
Exempt de prejugés, esprit-fort prétendu,
De traits empoisonnés, on charge la vertu.

Sévit-on? Conduit-on l'Auteur à la Bastille?
De passages charmants, son ouvrage petille.
Il en fait plus de bruit, & ce nouveau trésor,
À la Ville, à la Cour, s'achete au poids de l'or.
L'Auteur s'illustre enfin. Les marques de sa chaîne
Sont la source pour lui d'une gloire certaine.

Par-là du plus grand nom je voulus me parer;
Je me fis mettre aux fers, pour mieux me l'assurer.
On me vit diriger mes traits sur Dieu lui-même.
Ma verve prodigua sacrilége & blasphême.
Dans une Epître impie, exécrable Apostat,
Le dirais-je? j'acquis ce criminel éclat.

De l'art brillant des vers, j'étais le plus grand Maître.
L'encens fumait par-tout où je daignais paraître.
Ma Muse jouissait d'un destin plein d'appas,
Et les honneurs en foule accompagnaient mes pas.

Chez les Grands, chez les Rois, dans l'Europe charmée,
Mon nom occupait seul l'agile renommée.

Mais ce nom même enfin, trop pénible fardeau,
Exigeait chaque jour un prodige nouveau.
Je dus le conserver par de nouvelles trames.
J'eus, contre mes rivaux, recours aux Épigrammes.
J'imitai l'Aretin, je brisai ces Autels,
Dressés par le devoir aux plus fameux mortels.
Les plus rares esprits me demanderent grace,
Pour jouir de leur rang sur mon nouveau Parnasse.
Censeur audacieux, fier arbitre des arts,
Mille esclaves rampants suivaient mes étendarts.
Appollon de ses droits m'offrait le sacrifice;
À ma voix il était ou contraire ou propice.

La Jeunesse empressée implorait mes leçons.
J'écoutais, je lisais jusques à leurs chansons.
Je le voulais pour moi bien plus que pour eux-mêmes;
Et je leur dois les plans de mes meilleurs Poèmes.
Quand un Eleve, heureux dans le choix d'un sujet,
À ma décision en offrait le projet,

Était-il grand, nouveau? Ma critique févere
En faifait à l'Auteur un plan froid & vulgaire.
À cette efquiffe encore ofait-il s'arrêter?
Le fophifme, un ton dur, favaient l'en dégoûter.
Mais bientôt, embelli par ma Mufe touchante,
Ce fujet devenait une piece charmante.
Et le public en foule, au théatre affemblé,
Me payait le tribut d'un Poëme volé.
Je n'inventai jamais. Cet effor du génie
D'un fot enfantement me femblait la manie.
L'efprit fuffit, difais-je, aux fujets rebattus;
Il prête une fraicheur & des traits inconnus.
Adiffons, Maffeis, Crébillons & Corneilles,
Que vos plans tout dreffés m'ont épargné de veilles!
Sémiramis, Œdipe, & la Mort de Céfar,
Et Mérope, à ma gloire ont, je croi, quelque part.
Poëtes immortels, vous qu'aujourd'hui j'égale,
Ma Mufe, en vous pillant, devint votre Rivale.

Si contre ces larcins quelqu'un a reclamé,
Du feu de ma fatire il tomba confumé.

Le public indigné même par ces outrages,
Pour moi plus dévoué, redoublait ses suffrages.

Le crédule Imprimeur dans le piége fut pris;
Quoique mes vers pour eux fussent au plus haut prix.
Quand l'un, au poids de l'or, me mettait sous la presse,
Pour le même morceau, j'avais l'utile adresse
De traiter chez un autre; & j'ai su quelquefois
À quatre, en même tems, faire payer mes droits.
Que dis-je? en ces traités c'est peu d'être infidele.
Mon esprit fait éclore une ruse nouvelle.
Jettant dans mes receuils quelques corrections,
Je les porte, en un mois, à sept éditions.
Le public les impute à l'Imprimeur avide,
Qui ne sert en effet que ma soif trop sordide.

L'Europe, excepté moi, n'avait point de savants.
Ce nom ne décorait que d'ignares Pedants.
Et ces sociétés, aux beaux arts consacrées,
Sans gout, sans agrément, d'un vain titre enyvrées,
Dans mon cœur dédaigneux excitaient la pitié.
Je tremblais qu'à leur nom le mien ne fût lié.

Il le fut toutefois. Quoique cette journée
Fît d'un nouvel éclat briller ma destinée,
Pour un illustre Corps, pour ses doctes Écrits,
Sans cesse j'affectai l'aigreur & le mépris.

Un nouveau membre a-t-il place à l'Académie?
J'aiguise contre lui ma fureur ennemie.
Envieux, j'obscurcis le plus beau de ses jours.
Je déchire personne, état, mœurs & discours.
Sa gloire est l'aliment de mon inquiétude.
Mon cœur, à l'écraser, met toute son étude.
Mais je l'attaque envain : le Trône est son appui.
Il rit de mes efforts, & LOUIS est pour lui.

Admiré, triomphant, comblé d'honneurs en France,
Des Grands, mes bienfaiteurs, je frondai l'arrogance.
Mes plus tendres amis, mes plus vifs partisans,
Rien ne fut à l'abri de mes traits dévorants.
Malgré mille vertus, mille dons, mille charmes,
De ce sexe enchanteur je fis couler les larmes.
Des mortels & des Dieux ces objets trop chéris,
Par cet hommage même, aigrissoient mes esprits.

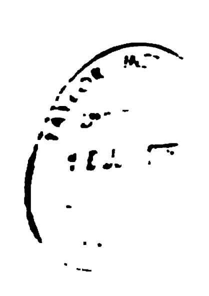
Sacrilége inoui ! Mon Roi, ce tendre Pere,
Fut la proie, à son tour, d'un Sujet téméraire.
Auprès de sa Personne, au sein de son Palais,
Chaque jour m'annonçait ses graces, ses bienfaits.
Engagé par son choix à déposer sa gloire,
Dans les fastes du temps, au Temple de Mémoire,
Dans de petits écrits sourdement publiés,
On vit avec horreur ses hauts faits décriés.
Mille noirceurs, helas ! en lassant sa clémence,
M'ont accablé du poids de sa juste vengeance.

Honteusement chassé de ses heureux États,
Un Philosophe Roi m'osa tendre ses bras.
Sans doute il se flattoit qu'abjurant la satyre,
Le devoir sur mes sens reprendrait son empire.

Ma fortune, à sa Cour, plus éclatante encor,
Ranime mes esprits, leur donne un noble essor.
Ami d'un Souverain, objet de ses caresses,
Sa main me prodiguait & titres & largesses.
Ce Prince, des Savants protecteur & rival,
Ne trouvait de grandeur qu'à mon égal.

D'autres, ainsi que moi, recevaient son hommage.
Je ne pus, sans aigreur, voir ce triste partage.
Mon demon se reveille, & sa rage, à propos,
Souffle, en mon cœur jaloux, la fureur des complots.
Le chef de mes rivaux accraît ma frénésie.
J'osai tout, pour troubler le bonheur de sa vie.
Seul près de ce grand Roi, dans son cœur prévenu,
Je glissais le poison d'un langage ambigu.
Sur sa fidélité, j'inspirais de l'ombrage.
Ma main, sur son mérite, étendait le nuage.
D'un persifflage adroit égayant mon humeur,
Je semais les soupçons, je minais sa faveur.

Envain par ces ressorts d'une haine couverte,
D'un rival trop chéri je méditai la perte.
À ses soins même alors on osa confier
Un écrit que le Roi donnait à publier.
Furieux qu'attirant sa confiance entiere,
Ce Savant mit sans moi cet ouvrage en lumiere,
Dans un Avant-propos imprimé pour le sien,
Je dis autant de mal qu'il avait dit de bien.



Le Monarque indigné cite aux pieds de ſon Trône,
L'Académicien qu'un tel courroux étonne.
» Ces traits deshonorants d'un préambule affreux
» Sont-ils le digne prix de mes ſoins généreux ?
» Perfide, réponds moi : Ta plume téméraire,
» Dans mon propre Palais, m'oſa-t-elle déplaire ?
» Réponds : Tremble ſur-tout de me rien déguiſer ».

L'Editeur ſut d'un mot pleinement s'excuſer.
Le Monarque le plaint ; ſa rare bienfaiſance,
Par de nouveaux honneurs, couronne l'innocence.
Mon crime eſt découvert, & la foudre du Roi,
Reſpectant mon rival, ne menace que moi.
J'en fus inſtruit à temps : par une prompte fuite,
D'un courroux trop puiſſant j'évitai la pourſuite.

De climats en climats trainant mon déſeſpoir,
Reçu par bienſéance, abhorré par devoir,
Le Léman, ſur ſes bords, à mon ame inquiéte,
Après tant de revers, offrit une retraite.
Ces fiers Helvetiens, mes maîtres aujourd'hui,
En me faiſant trembler, m'accordent leur appui.

Il ſemble, en ces beaux lieux, loin du fracas des Villes,
Que je devrais couler des jours purs & tranquilles.
De mes forfaits paſſés le barbare tableau
Des remords en mon cœur aggrave le fardeau.
Immolé par moi-même au trouble qui m'accable,
Mon nom eſt à mes yeux un poids inſupportable.
Je ne puis renfermer ma rage dans mon ſein;
Je cherche à l'aſſouvir ſur tout le genre humain.
Mon eſprit, agité d'un ſombre enthouſiaſme,
Dans des torrents d'abſinthe enfante le ſarcaſme.
Je foule tout aux pieds, je briſe tout lien.
Je ne reſpecte plus d'intérêt que le mien.
Et le Trône, & l'Autel, attaqués ſans ſcrupules,
Gémiſſent ébranlés ſous mes traits ridicules.
Ma Pucelle, en ſes chants, honteux tiſſu d'horreurs,
Offrit à l'Univers l'excès de mes fureurs
Et j'oſai raſſembler, dans ce Poëme infame,
Tout ce que put l'enfer inſpirer à mon ame.

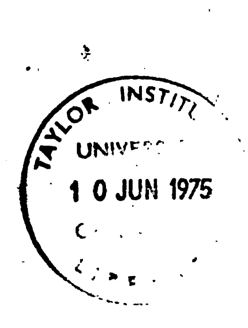
Satyriques écrits, libelles clandeſtins,
Petits vers précieux aux frivoles humains,

Habillez-vous en *Russe*, ou bien en *Pauvre Diable*;
Faites aux gens de bien une guerre effroyable.
Sous mille traits divers chaque jour transformés,
Lancez d'un pere aigri les carreaux enflammés.
De l'un à l'autre bout, faites trembler la terre;
Je connaitrai mes fils aux éclats de tonnerre.

Ainsi j'enhardissais mes coupables pinceaux,
À des coups dignes d'eux, à des crimes nouveaux.

Est-on flétri, chargé de la haine publique?
J'offre aussitôt l'appui de ma plume cinique.
Un Écrivain obscur, à l'opprobre livré,
Contre les vrais talens, comme moi conjuré,
A-t-il prostitué le masque de Thalie
Aux traits de l'imposture & de la calomnie?
De ce Poëme affreux m'a-t-il fait un présent?
Je distile pour lui le miel du compliment.
Et dans plus d'une lettre, en éloges fertile,
Je vante de la piéce & l'Auteur & le stile.
Dans son crime affermi par des termes si doux,
Il se livre, avec faste, au feu de son courroux.

Moi-même je deviens, par ce rare ſervice,
D'un inſigne méchant & fauteur & complice.
Daigne le Tout-puiſſant s'adoucir à ma voix!
J'embraſſe ces Autels pour la premiere fois.
Puiſſe, ô jeunes Auteurs, l'exemple de ma vie,
Vous guérir à jamais d'une débauche impie.
À l'Égliſe, à mon Roi, j'en demande pardon.
On a vu mon Hiſtoire & ma Confeſſion.


TAYLOR INSTITU
UNIVERS
10 JUN 1975

